Zeitschrift: Asiatische Studien : Zeitschrift der Schweizerischen Asiengesellschaft = Études asiatiques : revue de la Société Suisse-Asie

Herausgeber: Schweizerische Asiengesellschaft

Band: 9 (1955)

Heft: 1-4

Nachruf: In memoriam J.J.L. Duyvendak : 1889-1954

Autor: Hulsewé, A.F.P.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

NOTICES

IN MEMORIAM J. J. L. DUYVENDAK

1889–1954

Le vendredi 9 juillet 1954, J. J. L. Duyvendak est mort à l'hôpital universitaire de Leyde. Voilà une nouvelle qui aura ému beaucoup de cœurs, parce que Duyvendak n'était pas seulement très estimé, mais tenu en affection par nombre de gens, sinologues et autres, dans le monde entier. Avec lui disparaît le dernier membre de l'ancienne équipe de sinologues: Pelliot, Maspero, Granet, Otto Franke, pour ne nommer que quelques-uns de ceux qui nous ont quittés durant ces dernières années. Il était devenu tout naturellement le Nestor de ce petit monde de sinologues, un «grand old man» que l'on consultait constamment et dont on recevait volontiers avis et conseils.

Fils d'un pasteur luthérien, il était né le 28 juin 1889; il fréquenta le lycée classique et entra à l'Université de Leyde pour y étudier la philologie et la littérature néerlandaises, mais il fut orienté – heureusement pour nous tous – vers la sinologie. Ses études eurent d'abord un but pratique: après quelques années à Leyde (sous la direction de De Groot), à Paris (sous celle de Chavannes et Cordier) et à Berlin (où De Groot venait d'être nommé), Duyvendak se rendit en Chine en 1912 comme secrétaire-interprète de la Légation des Pays-Bas à Pékin. Il revint en Hollande en 1919, ayant été nommé «lector» (professeur-adjoint) pour le chinois à son Alma Mater; il y devint professeur en 1930. Deux longs voyages lui firent revoir la Chine en 1925 et en 1935; c'est donc aussi bien par la lecture que par l'expérience que Duyvendak restait en contact avec la Chine vivante, tout en se plongeant dans l'étude de la Chine historique.

Ce contact intime avec le présent et le passé ressort dans toute l'œuvre de Duyvendak. Aussi cet intérêt très vif sert-il à expliquer non seulement l'établissement de l'Institut Sinologique – conçu comme lieu de travail pour tous ceux qui s'intéressent à la Chine et à la sinologie – mais aussi sa collaboration avec The Institute of Social Studies à La Haye, qui s'efforce d'établir une meilleure compréhension entre l'Orient et l'Occident.

Aussi Duyvendak était-il convaincu que la Hollande, grâce à son histoire et à sa longue tradition dans le domaine des études orientalistes, avait un rôle tout particulier à remplir: celui de servir d'intermédiaire entre l'Est et l'Ouest.

C'est surtout à ses compatriotes que Duyvendak s'est adressé pour expliquer l'évolution de la Chine moderne, en se référant toujours aux origines historiques. De ses livres publiés en langue hollandaise – ouvrages appartenant au genre dit de «haute vulgarisation», mais qui contiennent beaucoup d'idées originales – il faut

citer *China tegen de Westerkim* (La Chine contre l'horizon occidental); *De hangende drievoet* (Le trépied en suspens, écrit après son voyage en Chine de 1935 – le titre poétique fait allusion à la situation politique très instable de cette époque); *Wegen en gestalten in de Chinese Geschiedenis* (Voies et formes de l'histoire chinoise, un des meilleurs manuels que je connaisse); *Uren met Chinese denkers* (Heures passées avec les penseurs chinois, un bref aperçu de la philosophie chinoise, suivi de traductions de longs passages de tous les grands philosophes de la Chine ancienne). La Hollande a aussi eu la primeur de sa traduction du *Tao tö king* (dont une version française et une version anglaise viennent de paraître), célèbre texte difficile et par trop maltraité par des «amateurs» qui se jettent sur ce livre, armés d'idées toutes faites. Dans sa traduction, Duyvendak s'est efforcé d'établir le sens primitif du texte et, malgré ses préoccupations d'ordre philologique, sa version a énormément gagné en expression poétique. C'est surtout en lisant ses livres en langue néerlandaise qu'on s'aperçoit que Duyvendak était poète, bien qu'il n'ait publié que très peu de ses vers.

C'est aussi en vrai fils de sa patrie bien-aimée, pour laquelle il a souffert pendant la guerre, que Duyvendak s'est appliqué à tirer au clair l'histoire des premiers contacts entre la Chine et la Hollande; dans ce domaine, il suivit en partie l'exemple de Groeneveld et de Rockhill. Pourtant, ce n'est plus ici de la vulgarisation, mais des articles de fond: *Early Chinese studies in Holland*, ses recherches sur les ambassades hollandaises à la cour de Pékin, ainsi que ses études sur Ma Houan et sur les voyages de Tcheng Houo. *A Chinese Divina Commedia* fut le résultat remarquable de ses recherches concernant les grands voyages maritimes des Chinois, un bel exemple de ses talents littéraires et historiques, ainsi que philologiques et poétiques.

Dans le domaine des études historiques, on peut considérer comme un grand mérite de Duyvendak d'avoir redécouvert pour la sinologie occidentale le livre dit de Chang Yang, *The Book of Lord Shang*, parce qu'il a permis d'entrevoir mieux l'influence capitale de ce courant autoritariste dans les institutions de la Chine impériale. Son intérêt pour Chang Yang est lié à ses études sur le *Siun-tseu*, études qui, comme tant d'autres de sa main, parurent dans le *T'oung Pao*.

Si par «école» on veut dire que le «fondateur» lui-même possède quelque prédilection pour telle méthode, et qu'il dirige ses élèves sur certaines voies; qu'il préfère un «approach» sociologique, économique ou autre au matériel brut que nous offrent les textes dans un certain domaine – alors Duyvendak n'a pas fondé une école. Mais je crois qu'il a fait mieux. Il a éduqué ses élèves à respecter les textes, il a essayé avant tout d'en faire des philologues consciencieux, qui pourraient soutenir leurs idées à l'aide de textes bien analysés et bien compris. Il a bien suivi en cela son ancien maître De Groot, qui aimait à dire: «Keine Sinologie ohne Chinesisch.» Et ce souci d'exactitude philologique ressort de tous ses comptes rendus, de sorte qu'on peut dire de Duyvendak, comme on a pu le dire de Maspero et de Pelliot,

qu'il a exercé par sa critique constructive une influence salutaire sur les publications sinologiques.

Nous ne le verrons plus parmi nous, cet homme courtois, avec son air d'ancien mandarin, ce savant brillant, ce maître bienveillant; un de nos meilleurs amis est parti pour toujours.

A. F. P. HULSEWÉ

UN DON A L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE

Il y a deux ans l'Université de Genève exposait, dans les salles du Cabinet des Estampes du Musée d'Art et d'Histoire, une collection de quelque deux cents estampes japonaises, don d'une Genevoise, dont les affections vont en premier à sa ville et à son Alma Mater. Nous nous excusons d'avoir été empêché de rendre compte plus tôt de cette manifestation qui fut honorée par la présence de M. le Ministre du Japon et de M. le Consul général à Genève.

Pour un centre international tel que Genève, ville universitaire, toute culture doit être une réalité. Il n'est pas rare de compter dans nos maisons d'éducation plus de cinquante nationalités différentes. Cette jeunesse souvent retenue en notre ville doit pouvoir poursuivre ses études chez nous et y trouver les moyens d'instruction adéquats.

Pour nous Genevois, si jaloux du «caractère» de notre cité, la connaissance des cultures étrangères, que nos ancêtres tenaient en honneur, devient un devoir d'hôte.

En dotant l'Université de Genève, d'une collection d'estampes japonaises qui dépeignent deux siècles de la vie japonaise, Madame CUCHET-ALBARET a mis à la disposition des étudiants un magnifique instrument de travail qui vient heureusement compléter l'ensemble remarquable qu'elle avait composé il y a quelques années pour les collections orientales du Musée de l'Ariana. Avec un sens pédagogique rare, Madame Cuchet-Albaret a fait figurer dans ce portefeuille les grands noms de la gravure sur bois depuis ses origines, dans la seconde moitié du XVIIe siècle, jusqu'à la fin du XIXe. Ainsi défilent sous nos yeux dans un style inimitable, étincelant, dans une telle fusion de la ligne et de la couleur, qu'on a parlé d'une musique picturale*, les scènes de la vie populaire japonaise: les courtisanes et le célèbre Yoshiwara, les acteurs évoquant le théâtre Kabuki, les légendes et les souvenirs historiques, les sujets burlesques et enfin la nature avec ses paysages, ses oiseaux et ses fleurs.

Madame Cuchet-Albaret a découvert l'Orient dans les boutiques des marchands de thé, et dans certains bazars aujourd'hui disparus, parmi cent objets de pacotille que le Japon envoyait en Europe: céramiques, soieries, ombrelles, lanternes, éventails et jouets de papier de soie aux couleurs séduisantes. L'Extrême-Orient lui est apparu dans une vision féerique de Mille et une Nuits.

* J. Hillier – *Les Maîtres de l'Estampe japonaise.*